



B.-H. L. chez lui, devant C.n.n., la nouvelle bible.

"A PARIS, UNE COMPLICITÉ DE CRIME VOUS DONNE SOUVENT UNE AURA SUPPLÉMENTAIRE"

Vous êtes l'archétype de l'intellectuel engagé, mais votre livre malmène gravement les auteurs qui, avant vous ou comme vous, ont pris parti dans les querelles de l'heure. Nos intellectuels ont-ils fait tant de mal ?

— Je ne suis pas d'accord. L'histoire de l'engagement des intellectuels français au XX^e siècle n'est pas si négative. Il y a des auteurs dont je souligne, au contraire, la grandeur et la clairvoyance. Je pense à Mauriac, par exemple. A Camus aussi, qu'il est difficile de prendre en flagrant délit d'égarement ou de bassesse. A Malraux, dont les prises de position honorent, il me semble, notre classe intellectuelle. De toute façon, il faut être très prudent avant de rendre des verdicts tranchants sur tel ou tel. Juger avec les yeux d'aujourd'hui leurs erreurs passées est, bien entendu, toujours possible. Mais ce que je veux montrer dans ce livre-ci, ce sont les chemins de traverse que la vérité a dû emprunter. Prenez Malraux, par exemple. L'histoire de sa conversion au gaullisme est fascinante. Mais tout se passe comme si, avant d'en arriver là, il avait dû travailler avec les communistes, fermer les yeux sur l'assassinat des anarchistes et du Poum. Bref, la vérité n'apparaît pas d'emblée. Elle ne tombe pas du ciel. Ce que je raconte, c'est la mystérieuse aventure des intellectuels qui l'ont cherchée. Souvent, aussi, enterrée. Délibérément.

— **En effet ! Au moment de couvrir des crimes, nos grands hommes n'ont jamais lésiné ! Hitler, Staline, Tito, Castro, Khomeyni, Saddam Hussein même. Il y a toujours des plumes illustres pour chanter leurs louanges à Paris.**

— C'est vrai, et d'autant plus immoral qu'à Paris une trahison, une complicité de crime vous donnent souvent une aura supplémentaire.

Regardez les destins parallèles de Romain Rolland et de Genevoix. L'image du premier a effacé celle du second, alors que "Ceux de 14", le roman de Genevoix sur la Première Guerre mondiale, est, selon moi, un plus beau livre que ceux de Rolland. Simplement, Rolland est resté mêlé, par la suite, aux combats de l'époque. C'est-à-dire, en fait, à ses égarements. En sorte que sa complicité avec le stalinisme lui a donné une biographie plus sombre, mais aussi, et du coup, plus digne de "commentaires" que celle d'un homme à la modestie et à la prudence exemplaires. Il y a, en France, une prime à l'erreur. Une prime à la saloperie. Comme si l'affinité avec le Mal contribuait à vous façonner un destin. Il y a une conversation avec Romain Gary, dans le livre, qui dit tout à fait ça.

— **Quand on vous lit, on a l'impression que beaucoup d'auteurs ont choisi de s'engager politiquement parce que cela servirait leur carrière.**

— Vous faites allusion à la longue interview d'Henri Lefebvre, grand philosophe marxiste, qui tient des propos très durs pour Nizan, qu'il accuse d'arrivisme forcené, d'opportunisme. Mais, bon, c'est l'avis d'Henri Lefebvre. Pour le reste, je montre, moi, autre chose. A savoir que Barrès avait son siège au Parlement, que Malraux avait son ministère, que tel autre a choisi l'Académie, tel autre encore le Parti, et tout cela parce que la France est un pays où la vraie gloire littéraire incorpore toujours un peu de triomphe politique. Chateaubriand le savait déjà qui ne comptait pas seulement sur "Atala" et le "Dernier Abencérage" pour passer à la postérité : sa guerre d'Espagne, il l'a suscitée, provoquée et imposée autant par la gloire de son propre nom que pour souligner l'éclat revenu de celui des Bourbons. Hugo le savait

aussi qui a placé la politique au service de son personnage. C'est chaque fois le même schéma qui se reproduit. L'exemple le plus éclatant étant, j'y insiste, celui de Malraux lorsqu'il se convertit au gaullisme. Car pourquoi est-ce qu'il se convertit ? On peut prendre pour argent comptant ses arguments politiques, intellectuels. Mais on peut aussi trouver des explications plus humaines. L'idée de construire sa propre statue, par exemple. Allait-il jusqu'à la fin de ses jours jouer à l'intellectuel antifasciste qui lève le poing dans les meetings ? Et n'était-il pas, du point de vue du mythe, plus "rentable" d'endosser ce nouveau rôle de cardinal de la V^e République ? Le raisonnement peut paraître cynique. Je crois pourtant que c'est vraiment comme ça que les choses se passent. Il y a les convictions, bien sûr, mais il y a aussi ce que j'appellerais le "calcul mythologique".

— **A présent que le siècle s'achève, voyez-vous beaucoup d'écrivains dont l'engagement politique a grandi l'œuvre ?**

— Hélas, non ! Il y a, vous le savez bien, le cas limite de Céline, qui, dans ses pamphlets, a fait du mauvais Céline. Il y a "Les communistes", d'Aragon, qui sont presque illisibles. De même "Le temps du mépris", de Malraux, et, dans une moindre mesure, "L'espoir", ces romans manichéens, bavards, où la vérité a une place assignée d'emblée. De même encore Sartre, qui, lui aussi, vieillit bien mal. Il a toujours dit qu'il se moquait de la postérité et que, sortie des circonstances qui l'ont vue naître, une œuvre perd sa force. Eh bien, je crains que l'avenir ne donne raison à ses présages. Car que reste-t-il de lui, aujourd'hui ? Sûrement pas son théâtre... Encore moins ses romans, tellement "pâteux". Mais il y a tout de même des exceptions qui, heureu-